connaître

LES MYTHES LITTÉRAIRES

ÉPOPÉES HOMÉRIQUES



Georges Desmeules
Gilles Pellerin

L'instant même



LES MYTHES LITTÉRAIRES
ÉPOPÉES HOMÉRIQUES

Essais des mêmes auteurs :

De Georges Desmeules

La littérature fantastique et le spectre de l'humour, L'instant même, 1997.

Les classiques québécois, en collaboration avec Christiane Lahaie, L'instant même, 1997.

Les personnages du théâtre québécois, en collaboration avec Christiane Lahaie, L'instant même, 2000.

Dictionnaire des personnages québécois : 200 personnages des origines à 2000, en collaboration avec Christiane Lahaie, L'instant même, 2003.

De Gilles Pellerin

Québec. Des écrivains dans la ville, L'instant même (en coédition avec le Musée du Québec), 1995.

Nous aurions un petit genre : publier des nouvelles, L'instant même, 1997.

Récits d'une passion : florilège du français au Québec, L'instant même, 1997.

La mèche courte : le français, la culture et la littérature, L'instant même, 2002.

Lumières du Nord. Correspondance avec Stefan Hertmans, L'instant même, 2007.

Où tu vas quand tu dors en marchant ? Un théâtre, une ville, en collaboration avec Chantal Poirier et Philippe Mottet, L'instant même, 2010.

Manifeste pour l'hospitalité des langues, en collaboration avec Thierry Auzer, Patrice Meyer-Bisch, Wilfried N'Sondé, Jean-Luc Raharimanana, Boualem Sansal, Katerina Stenou et Henriette Walter, L'instant même (en coédition avec la Passe du Vent), 2012.

connaître

LES MYTHES LITTÉRAIRES ÉPOPÉES HOMÉRIQUES

par

Georges Desmeules
et
Gilles Pellerin

L'instant même

Maquette de la couverture et mise en pages : Anne-Marie Jacques

Distribution pour le Québec : Diffusion Dimedia
539, boulevard Lebeau
Montréal (Québec) H4N 1S2

Distribution pour la France : DNM – Distribution du Nouveau Monde

L'instant même
865, avenue Moncton
Québec (Québec) G1S 2Y4
info@instantmeme.com
www.instantmeme.com

Dépôt légal – Bibliothèque et Archives nationales du Québec, 2013

Catalogage avant publication de Bibliothèque et Archives nationales du Québec et Bibliothèque et Archives Canada

Desmeules, Georges, 1964-

Les mythes littéraires : épopées homériques

(Connaître ; 7)
Comprend des références bibliographiques.
Pour les étudiants du niveau collégial.

ISBN papier 978-2-89502-006-6 ISBN PDF 978-2-89502-843-7

1. Mythologie dans la littérature. I. Pellerin, Gilles, 1954- . II. Titre. III. Collection : Connaître ; 7.

PN56.M95D47 2013 809'.9337 C2013-941748-6

L'instant même remercie le Conseil des Arts du Canada, le gouvernement du Canada (Fonds du livre du Canada), le gouvernement du Québec (Programme de crédit d'impôt pour l'édition de livres – Gestion SODEC) et la Société de développement des entreprises culturelles du Québec.

Introduction

Notions liminaires de culture

Les tapis volants de la mythologie perse, les animaux qui parlent dans l'*Iliade*[1], la Bible et les contes populaires, sans compter les machines à voyager dans le temps, confirment que la culture fait fi de lois naturelles, telles la gravitation, la biologie et l'irréversibilité de « la flèche du temps[2] ». Ces inventions fabuleuses auxquelles la littérature de toutes les traditions nous a habitués façonnent à divers degrés nos manières d'envisager le monde et la vie, c'est-à-dire notre culture. Or l'humain n'en appartient pas moins au monde biologique et demeure soumis aux lois et aux forces de la nature. Doit-on pour autant conclure à l'incompatibilité de ces deux concepts ? Au contraire, nature et culture se côtoient, s'opposent et se complètent dans une

1. Les chevaux d'Achille, qui lui ont été offerts par les dieux, le mettent en garde avant qu'il se lance au combat contre Hector.
2. Pour une vulgarisation de cette notion de physique, voir Stephen Hawking, *Une brève histoire du temps. Du Big Bang aux trous noirs*, Paris, Flammarion, Champs n° 794, 2008, 245 p.

relation dichotomique qui rend d'autant plus ardue la compréhension de la culture, populaire ou savante.

Pour la définir, proposons d'emblée une approximation, sous la forme de deux hypothèses : 1- la nature imposerait des contraintes qui déterminent le développement de la culture ; 2- la culture composerait avec ces limitations pour mieux les dépasser, tant dans l'élaboration de règles collectives que dans la constitution d'un imaginaire qui conditionne l'agir des individus.

La nature équivaut à ce qui préexiste à l'humain et lui sert de milieu initial, tandis que la culture correspond à ce que l'humain y ajoute. Ainsi, la culture s'inscrit dans la volonté d'accéder à une dimension nouvelle qui dépasse notre état initial. Cet élan, nous aimons le considérer comme un trait distinctif de l'espèce humaine. Sans nier que la nature se transforme (songeons au réchauffement climatique et à ses conséquences), nous affirmons volontiers qu'elle n'accomplit rien, au sens propre (c'est-à-dire mener à terme une action dans le prolongement de la pensée), qu'elle ne témoigne pas d'une volonté consciente de transformation. Ce point de vue moderne, rationnel, ne coïncide cependant pas avec celui des sociétés dites primitives[3] ou à un courant de pensée écologiste. Selon ces perspectives, la nature disposerait d'une âme. D'ailleurs, on associe certaines composantes de la nature à des esprits ou à des dieux dans plusieurs cultures, ce qui confirme la complexité des liens qui les unissent.

3. Précisons ici que l'emploi de ce terme s'inscrit dans la tradition des études anthropologiques, sans intention péjorative.

Selon l'anthropologue Bronislaw Malinowski, la culture constitue une réponse à une exigence que pose la nature. Ainsi, à chaque besoin élémentaire correspond une réponse culturelle :

Besoins élémentaires	Réponses culturelles
Métabolisme	Subsistance : l'humain ne mange pas n'importe quoi ; il a créé des recettes, des tabous alimentaires.
Reproduction	Parenté : si l'humain se reproduit pour éviter de disparaître, il se dote toutefois d'une cellule d'accueil des nouveau-nés régie par un code complexe.
Bien-être corporel	Abri : l'architecture va plus loin que la simple réponse à un besoin de chaleur et de protection contre les intempéries.
Sécurité	Protection : l'humain crée un système pénal pour contrôler les comportements à l'intérieur de la société, et l'armée pour se défendre des agressions extérieures ou pour en commettre.

Mouvement	Activités : l'humain va au-delà du déplacement, il s'invente des loisirs qui l'inscrivent dans la performance, voire l'exploit – le sport.
Croissance	Éducation : à l'inné s'ajoute l'acquis – l'humain enseigne et étudie.
Santé	Hygiène : le soin du corps dépasse les exigences immédiates et sert à le préserver à long terme.

Ainsi, l'humain appartenant au règne animal, il est possible de le situer dans un système de classement régi par des catégories biologiques :

Règne animal
Embranchement des vertébrés
Classe des mammifères
Ordre des primates
Famille des hominiens

Cette classification linnéenne, qui insère l'humain dans un ensemble plus vaste que lui, impose une certaine modestie : l'humain, partie à l'intérieur d'un tout, ne peut plus se poser comme détaché de la chaîne des êtres vivants. L'une des manifestations

de la culture consiste justement à se dégager de ce schéma, donc de la nature, pour affirmer la domination des humains sur les autres formes de vie[4]. Selon les époques et les idéologies, l'humain s'est arrogé l'exclusivité de l'intelligence, de l'âme, de la capacité de parler, de vénérer des dieux ou d'adorer un Dieu unique, créateur universel. De même, la compréhension de la finalité de la vie autorise, dans une certaine mesure, l'humain à prévoir l'avenir et à honorer ses défunts, en raison de la prise de conscience de sa mort inéluctable. Il devient ainsi le seul être de la création à accomplir l'acte gratuit de l'art[5], mais aussi le seul capable de détruire son environnement, d'influer sur lui à l'échelle cosmique.

Culture, culte, agriculture

Dès le XVII[e] siècle, Bossuet, un évêque attaché à la cour de Louis XIV (roi auréolé, à figure solaire), établit que ce qui assure la grandeur de l'homme se

4. La dichotomie nature/culture a fait l'objet de la réflexion constante des écrivains et des philosophes. La révolution romantique (XVIII[e] et XIX[e] siècles) repose en partie sur la volonté de renouer avec le milieu sauvage. Jean-Jacques Rousseau, soucieux de soustraire l'homme à la dépendance des hommes (donc de la société) au profit de la nature, a contribué à l'élan vers la nature.
5. Au sens premier, le mot désigne un ensemble de moyens, de procédés conscients placés au service d'un résultat. Le sens actuel désigne particulièrement les réalisations à caractère esthétique (littérature, musique, peinture, etc.). « L'art gâte quelquefois la nature, en cherchant à la perfectionner », disait le moraliste La Bruyère, signalant ainsi l'opposition dont il est ici question.

situe au-delà de la vie et de l'ordre naturel, dans son essence divine. Selon lui,

> [l]'Homme a presque changé la face du monde ; il a su dompter par l'esprit les animaux qui le surmontaient par la force [...] La terre n'a-t-elle pas été forcée par son industrie à lui donner des aliments plus convenables, les plantes à corriger en sa faveur leur aigreur sauvage, les venins même à se tourner en remèdes pour l'amour de lui ? [...] Quoi de plus ? Il est monté jusqu'aux cieux : pour marcher plus sûrement, il a appris aux astres à le guider dans ses voyages ; pour mesurer également sa vie, il a obligé le soleil à rendre compte, pour ainsi dire, de tous ses pas [...] Dieu ayant formé l'homme, dit l'oracle de l'Écriture, pour être le chef de l'Univers, d'une si noble institution, quoique chargé par son crime, il lui a laissé un certain instinct de chercher ce qui lui manque dans toute l'étendue de la nature[6].

Dans une culture marquée par le rayonnement d'une source royale, l'homme estime occuper une place centrale, confiée à lui par Dieu. Cette pensée s'appuie sur l'un des mythes fondamentaux de l'Occident chrétien : la *création* de l'homme par Dieu, dès le premier livre de la Bible, ce à quoi s'opposera, deux siècles plus tard, l'évolutionnisme darwinien[7] qui établit la place de l'humain dans une chaîne. Cependant, en se cantonnant dans l'ordre de la nature, cette nouvelle façon d'envisager notre place dans l'univers tait une dimension sans

---

6. Jacques Bénigne Bossuet, *Sermon sur la mort,* Paris, Garnier-Flammarion n° 231, 1996 [1662], p. 139-140. Le crime dont il est question est le péché originel.
7. Exposé dans *L'origine des espèces*, paru en 1859.

laquelle on ne dit presque rien de l'humain, à savoir la culture et les mythes qui en découlent.

Toute culture se fonde sur divers récits de création et illustre nos aspirations à dépasser l'état d'êtres naturels vers celui d'êtres culturels. Ce phénomène universel confirme que nous percevons le temps et non seulement l'espace. Cette perception concurrente se traduit par des manifestations, des actes, la constitution de valeurs : nous confions parfois à nos morts la tâche délicate d'intercéder en notre faveur auprès des instances divines ; nous célébrons des anniversaires ; nous ritualisons les étapes de la vie (bal des finissants, mariage) et les changements de saison (Noël, Saint-Jean, Pâques, temps des sucres, ouverture de la saison de la pêche, etc.). Rappelons-nous les angoisses ressenties lors du passage à l'an 2000 (on parle encore parfois du « bogue » de l'an 2000). L'historien des religions Mircea Eliade[8] y voit une survivance du Grand Temps, du temps primordial, du temps des origines, ainsi superposé au temps pragmatique que nos sociétés ont inscrit dans le calendrier.

La culture du sol constitue un passage décisif dans l'évolution de l'humain. Celui-ci domestique[9]

---

8. Historien, philosophe, érudit et polyglotte, Eliade (1907-1986) est considéré comme le fondateur de l'histoire comparée des religions. Cet auteur prolifique a aussi étudié les mythes du monde moderne.
9. Notons au passage le lien étymologique en latin entre *domus* (« maison »), dont *domesticus* est l'adjectif, *dominus* (« maître »), duquel dérivent *dominium* (« droit de propriété » en bas-latin), *domaine*, *dominer* et *dimanche* (le jour du

la nature, donc s'en rend maître, afin de combler deux besoins essentiels : se nourrir et se vêtir. L'évolution qui l'amène à délaisser la cueillette de ce que la nature offre spontanément, au profit de la culture du sol afin d'en récolter les fruits, se traduit notamment par l'abandon du nomadisme au profit de la sédentarité. La culture, dans tous les sens du terme, trouve donc son origine au moment où des sociétés pastorales s'immobilisent dans un lieu donné, souvent au bord d'un cours d'eau, tirant désormais nourriture et vêtement de l'agriculture et de l'élevage. La relation de l'humain et de son environnement vient de changer du tout au tout : au lieu de s'en remettre à la nature, il la circonscrit : la forêt devient jardin, pâturages, la horde devient troupeau. Ces communautés se regroupent en des territoires désormais délimités. Elles doivent garantir la sécurité de leur bétail. À leurs maisons agglomérées elles ajoutent des enclos[10], ce qui conduira, en Mésopotamie, à l'invention de l'écriture telle qu'on la conçoit en Occident, et à la création de la première épopée, celle de Gilgamesh et d'Enkidu, dont l'origine remonte au XVIIIe ou XVIIe siècle av. J.-C., soit il y a près de 4 000 ans.

Seigneur, dont la forme adjective est d'ailleurs *dominical*) et le prénom Dominique. Comme le mythe, l'étymologie construit d'intenses réseaux de signification.

10. Jean-Jacques Rousseau y voyait lui aussi un point charnière : « Le premier qui, ayant enclos un terrain, s'avisa de dire « Ceci est à moi », et trouva des gens assez simples pour le croire, fut le vrai fondateur de la société civile. » (*Discours sur l'origine et les fondements de l'inégalité parmi les hommes*, 1755.)

Dans une autre partie du Croissant fertile[11], les Hébreux constituent une société où l'élevage joue un rôle déterminant, à la fois comme pratique économique et comme élément symbolique. Le Jardin d'Éden, lieu donné par Yahvé à l'être initial, Adam, est un espace paradisiaque et clos où tout lui est accordé et permis, à un détail près : cueillir le fruit de l'arbre de la connaissance du Bien et du Mal. La faute commise, Yahvé (qui a entre-temps tiré une femme d'Adam pour en faire sa compagne : Ève) expulse nos *premiers parents* du Paradis après leur avoir ordonné de se vêtir, pratique culturelle fondamentale. Notons aussi que leurs enfants, Caïn et Abel, sont respectivement agriculteur et berger. Au sommet du Nouveau Testament, on trouve la figure du Christ, à la fois Dieu et homme. Il est l'Agneau de Dieu dont le sacrifice, destiné à racheter l'humanité de la faute originelle (lors d'une cérémonie liturgique, la messe, que les fidèles répètent à intervalles hebdomadaires), nourrit toute une collectivité depuis deux millénaires. Or, l'Ancien Testament symbolise entre autres le regroupement dans des villes. Ceci explique en partie l'influence considérable de ce texte sacré, source de la filière monothéiste (judaïsme, christianisme, Islam[12]).

---

11. Zone bioclimatique en forme d'arc, couvrant la Mésopotamie, le Levant (Assyrie, Israël, Palestine, Phénicie, sud de l'actuelle Turquie) et l'Égypte où naquirent les religions occidentales. On y trouve les plus anciens sites sédentaires d'Occident.
12. Jérusalem est d'ailleurs une ville sainte pour ces trois religions.

Si on admet aujourd'hui que pour favoriser la croissance des végétaux il faille recourir à des adjuvants chimiques (engrais, pesticides), il n'en a pas toujours été ainsi. Il n'y a pas si longtemps, on demandait au prêtre de bénir les semences et les troupeaux de manière à assurer la collaboration divine à un dessein en apparence essentiellement économique[13] ; dans certaines sociétés, on s'excusera, au moyen de prières, de chansons et de danses, de blesser la Terre-Mère avant de lui labourer les flancs (la terre serait une femme à dimension planétaire ou cosmique de qui l'on attend la fertilité). Les solstices constituent des moments de l'année particulièrement propices à ces manifestations cultuelles. De la même manière, il arrive qu'on s'adresse aux morts afin de s'assurer de la bonne marche du cycle de la vie – qui connaît mieux la vie que les morts ? Tant dans la Bible (à propos de la mort d'Abel) que dans l'*Épopée de Gilgamesh* (quand Enkidu meurt), on établit une analogie entre l'acte de semer et celui d'ensevelir les morts.

Agriculture, culture, culte, poésie, théâtre, danse, chanson, musique : une vaste chaîne se forme. De ces prières à la poésie, du rituel sacrificiel[14] au théâtre, il n'y a souvent qu'un pas. Un lien fonctionnel s'établit entre le chant et la récolte, le premier

13. Réitération des rituels primitifs assumés par prêtres, devins et vestales.
14. Nos sociétés modernes, à première vue laïques, n'ont pas évacué les rituels dont on attend le succès. Par exemple, le *tail gate party* qui précède les matchs de football américain joue un rôle similaire aux holocaustes et hécatombes.

favorisant la seconde. De même, de la culture du sol à l'éducation des enfants, l'analogie s'établit graduellement. Au XVIe siècle, le mot « culture » ne signifie plus l'action engagée pour la croissance des végétaux, mais reprend au latin la dimension morale associée au développement intellectuel. Juste retour des choses, en somme, que de consacrer le présent essai à l'étude des mythes tels qu'ils se concrétisent à travers les héros des épopées homériques.

Aujourd'hui l'on estime que la culture se compose de l'ensemble des valeurs et expériences partagées par un groupe d'individus à l'échelle d'une génération, d'une classe sociale, d'une nation, etc. La culture leur fournit les bases communes grâce auxquelles il leur est possible de jeter des passerelles entre eux, de se situer dans le groupe et de déterminer les rapports qui les unissent. L'ensemble de ces valeurs et de ces pratiques distingue les sociétés les unes des autres. Ces traits caractéristiques sont dits culturels. Si l'anthropologue Alfred Louis Kroeber répertoriait déjà, il y a près d'un siècle, plus de 150 définitions de la culture, ce qui confirme la complexité du phénomène, on pourrait les ramener à celle-ci :

> la culture est l'ensemble des comportements, savoirs et savoir-faire caractéristiques d'un groupe humain ou d'une société donnée, ces activités étant *acquises* par un processus d'apprentissage, et *transmises* à l'ensemble de ses membres[15].

Avant d'aborder l'étude spécifique de quelques mythes littéraires fondamentaux, soulignons que

15. François Laplantine, *Clefs pour l'anthropologie*, Paris, Seghers, 1987, p. 116 ; nous soulignons.

la culture englobe plusieurs composantes : les productions techniques, l'art, la façon de penser, les institutions, les coutumes et les objets matériels d'un groupe donné ; les productions intellectuelles d'une civilisation ; l'ensemble des connaissances intellectuelles, littéraires et artistiques acquises par un individu, en raison de ses goûts et de son éducation (ce par quoi on peut dire qu'une personne possède une *vaste culture*) ; les modes de communication des individus entre eux et entre les individus et des entités supranaturelles (divinités), au moyen de signes et de symboles. En somme, « la culture est ce qui dans le milieu est dû à l'homme[16] ».

Mythe et culture

Selon l'anthropologie contemporaine, les mythes contribuent à cette transmission de la culture, à titre de récits destinés à définir des pratiques d'inclusion au sein d'une communauté donnée. Leur étude constitue le propos de cet essai, en tenant compte des nuances suivantes :

1. Le mythe est un creuset de fabrication, une matrice de pensée qui joue un rôle déterminant dans le comportement d'une collectivité et dans sa compréhension du monde ;
2. Il s'exprime par des récits, mettant en scène des personnages, notamment des héros ;
3. Il relève d'une collectivité, disant à la fois ce qui la réunit autour d'une pensée, de croyances

16. E.B. Tylor, cité par M. J. Herskovits, *Les bases de l'anthropologie culturelle*, Paris, Payot, PBP, nº 106, 1966, p. 7.

commune s (comment elle pense et agit) et lui indiquant de manière interne, voire souterraine, comment elle doit penser et agir[17] ;

4. Les adjectifs qui s'y rattachent sont « mythique[18] » (qui a rapport au mythe, qui en a le caractère) ou « mythologique » (« qui a rapport à un ensemble de mythes relatifs à un peuple[19], une époque) ;
5. Il est rare dans le langage courant qu'on utilise ces mots dans le sens que nous venons de leur donner : affirmer « C'est un mythe ! » signale plutôt la fausseté[20] d'un énoncé. Là aussi nous touchons à un même environnement sémantique : le récit mythologique s'exprime dans une outrance qui le rend irrecevable en apparence. Or cette outrance est intrinsèque à un environnement symbolique fait de sacrifices, de prodiges, d'exploits surhumains ;

17. Nous nous contenterons de signaler ces deux dimensions, sans chercher à établir la primauté de l'une sur l'autre : le mythe est-il un reflet, une forme symbolique « des forces de la nature et des aspects de la condition humaine » (selon le dictionnaire Robert) ou possède-t-il avant tout un caractère prescriptif ? Ce débat relève de l'anthropologie.
18. À distinguer de « mystique », même si le mot appartient en partie au même environnement sémantique. Il désigne ce qui est relatif au mystère, à une croyance détachée du réel terre à terre dans la pensée religieuse (les mystiques font fi des exigences courantes de la vie quotidienne).
19. Exemples de figures mythiques apparentées : le cow-boy aux États-Unis, le gaucho en Argentine et le coureur des bois au Québec.
20. « La mythologie est évidemment une série de mensonges. Mais ces mensonges ont été, durant de longs siècles, des sujets de croyance. Ils ont eu, dans l'esprit des Grecs et des Latins, la valeur de dogmes et de réalités. » (Pierre Commelin, *Mythologie grecque et romaine*, Paris, Garnier, 1960, p. 2.)

6. Chez Platon, le mythe (on parle aussi d'allégorie) rend compte, sous forme imagée, d'un principe, d'une idée, d'une doctrine ;
7. La philosophie succède à la mythologie en opposant le *logos* au *muthos* (parfois écrit *mythos*). La lumière vient de la logique, de la Raison, de l'analyse, plutôt que de récits relevant d'une imagination débridée. C'est à l'anthropologie qu'on doit la réhabilitation du mythe ;
8. Le mythe s'accommode très bien de la concurrence de récits mythologiques à propos d'un même personnage. Les religions agissent à l'inverse en établissant une orthodoxie dont il peut être dangereux de s'écarter[21], ce qui n'empêche pas le mythe de dire vrai : produit collectif, il répond aux besoins du groupe. Ce qui est vrai pour une collectivité peut paraître faux aux yeux d'une autre.

Il faut garder à l'esprit qu'on traite aujourd'hui des mythes par les récits qu'on en a tirés et qui nous sont parvenus sous forme écrite. C'est-à-dire qu'il n'est pas possible de remonter jusqu'à leur hypothétique pureté originelle. Dans la plupart des cas exposés ici, nous sommes tributaires des versions que leur ont données Homère, Sophocle, Apollodore et autres Sénèque.

21. Ceux qui le font peuvent être considérés comme hérétiques et encourir les dangers les plus graves (excommunication, tribunal de l'Inquisition, fatwa, etc.). Le phénomène ne se manifeste pas que dans le domaine religieux : certains régimes politiques, voire certaines chapelles littéraires (pensons au mouvement surréaliste), tolèrent très mal la divergence d'opinion.



Aussi dans la collection « Connaître » :

1. *Les classiques québécois* de Georges Desmeules et Christiane Lahaie
2. *Littérature et peinture* de Roland Bourneuf
3. *Les personnages du théâtre québécois* de Georges Desmeules et Christiane Lahaie
4. *La littérature québécoise 1960-2000* de Hans-Jürgen Greif et François Ouellet
5. *La rhétorique, mode d'emploi* de Nicole Fortin
6. *La poésie vocale et la chanson québécoise* de Jean-Nicolas De Surmont

Fruit de leur enseignement sur la présence du mythe dans la littérature, l'essai de Georges Desmeules et Gilles Pellerin s'adresse aux nombreux professeurs qui enseignent la mythologie non pas tant dans la perspective de raconter les aventures de héros prodigieux que pour en dégager le sens que ceux-ci continuent à sécréter, bien que des œuvres phares comme l'*Iliade* et l'*Odyssée* aient été écrites il y a près de trois millénaires. Le recours à la théorie littéraire et le recoupement des personnages dans des séquences empruntées aux deux épopées d'Homère et aux tragédies antiques permet d'expliquer l'incomparable grandeur de ces figures héroïques et notre propre fascination à leur égard.

Les auteurs enseignent la littérature au collège François-Xavier-Garneau de Québec. Ils ont chacun fait paraître plusieurs essais et études sur la littérature.